DISSERTATION

N° 95.

SUR LE CATARRHE UTÉRIN,

OU FLUEURS BLANCHES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR F. O. HUBLIN.

Une *thèse excellente*, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il faut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage,
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

BOIL., art. poét., ch. 3.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

Piété filiale.

A MA MÈRE.

Témoignage de respect et d'amitié.

F. O. HUBLIN.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

Pieux hiatus.

A MA MÈRE.

Témoignage de respect et d'amitié.

P. O. DUBLIN

DISSERTATION

SUR LE CATARRHE UTÉRIN (1),

OU FLUEURS BLANCHES.

Si l'on doit juger de l'importance et de la fréquence d'une maladie par les nombreux écrits qu'elle a fait naître, il n'en est point sans doute qui mérite mieux notre attention que le catarrhe utérin. Cette maladie, traitée par mille auteurs, connue sous mille noms divers, est une preuve irrécusable de combien d'erreurs est susceptible celui qui ne reconnaît pour guide qu'une imagination brillante, et des systèmes plus ou moins ingénieux fondés sur des bases toujours prêtes à s'écrouler au moindre aspect, à la moindre lueur d'un système plus ingénieux encore. Ne nous écartons jamais des préceptes et de la conduite de l'immortel vieillard de Cos, *Hippocrate*. Ses ouvrages nous restent, font notre admiration, et sont les seuls guides que nous ayons à suivre. Qu'existe-t-il des travaux de ceux qui s'en sont éloignés, malgré leur réputation brillante ? Les noms de quelques-uns, ou de bonnes observations semées çà et là dans de nombreux volumes. Que

(1) J'adopte, d'après M. le docteur *Blatin*, le mot de *catarrhe utérin* pour exprimer l'inflammation de la membrane muqueuse utéro-vaginale. Quoiqu'on pût désirer une expression plus exacte, j'emploierai cependant les dénominations de *leucorrhée*, *flueurs blanches*.

l'observation et l'expérience règlent donc toujours notre conduite ; c'est ainsi que toutes les sciences physiques peuvent atteindre, sinon leur perfection, du moins en approcher davantage. En un mot, que la méthode de l'analyse, si bien appliquée à la médecine par l'illustre auteur de la Nosographie philosophique, soit toujours présente à notre mémoire.

Afin d'indiquer les sources où j'ai puisé, je vais donner les principales dénominations par lesquelles les auteurs les plus célèbres ont désigné la maladie qui fait le sujet de cette dissertation.

Tous ont donné à l'écoulement leucorrhoïque des noms empruntés, tantôt de l'existence d'un fluide seulement, d'autres de la couleur, de la périodicité, etc.

1.° *D'après l'existence d'un fluide.* Hippocrate, *fluor* ou *fluxus muliebris* (1) ; Avicenne, *cursus matricis ;* Galien, *profluvium muliebre* (2) ; *distillatio uteri,* Loelius a Fonte (3).

2.° *D'après la couleur. Fluxio alba,* Arétée (4) ; *leucorrhœa,* Trnka ; *flueurs blanches, pertes blanches,* du verbe latin *fluere,* et par corruption, *fleurs blanches.*

3.° *D'après la périodicité. Menses albi,* Sylvius (5) ; *menstrua alba,* Sennert (6) ; *menorrhagia alba,* Cullen (7).

4.° *D'après sa nature. Fluor muliebris non gallicus,* Pitcarn (8).

---

(1) De morb. mulieb. et de naturâ mulieb.
(2) De prognosi ad posthumum.
(3) De morb. mulier.
(4) De signis morbor. diuturnor.
(5) De mensibus mulier. et hominis generatim.
(6) De mor. mulieb.
(7) Synopsis methodica.
(8) Elementa medic.

5.° *D'après ses avantages. Purgatio muliebris alba*, Plinius (1); *alba purgamenta*, Ludovicus Mercatus; *cachexia uterina*, Hoffmann.

D'autres enfin, avec plus de raison, assimilant l'écoulement qui a lieu par la vulve aux catarrhes, aux rhumes, ont employé les expressions de *rheumata uteri*, *uteri coryza*, *uteri rhumatismus* ou *rheumata* : tels sont *Dolæus Valentinus*, *Gault*, *Charleton*, *Schneider*, *Baillou*. Ces auteurs semblent donc avoir entrevu l'identité de la muqueuse utérine avec celle qui tapisse les voies digestives, le nez, etc. Mais leurs idées sur cet objet semblent encore incertaines, puisqu'ils ne les ont consacrées que par quelques expressions particulières. *Etmuller* s'exprime à la vérité d'une manière moins équivoque, quand il dit : *Quod est in naribus coryza, in oculis nimia lacrymatio, in faucibus copiosior tussis et secreatus, hoc est tam in maribus quam in feminis gonorrhæa.*

Dans l'état actuel de nos institutions, le catarrhe utérin est sans doute une des maladies les plus fréquentes. Les femmes qui ont atteint la puberté y sont plus sujettes depuis ce moment jusqu'à l'âge critique, qu'après et avant ces deux époques.

Un simple raisonnement peut en convaincre facilement; en effet, que l'on mette dans la balance tout ce qui peut à cet âge, exclusivement aux deux autres, entretenir ou même produire les flueurs blanches, l'on verra bientôt que mille causes de plus doivent en donner un bien plus grand nombre.

L'utérus, destiné à cette époque à un écoulement périodique, à une grande distension pendant la grossesse, à devenir, surtout chez les femmes lascives, le centre de toutes les affections; entretenant avec tout le corps des correspondances sympathiques; les diverses irritations soit, par excès ou défaut de propreté; l'abus du coït ou des plaisirs solitaires; les chutes de ma-

(1) De medicinâ.

trice, en déterminant l'engorgement, et en rendant ces mêmes causes d'irritation beaucoup plus fréquentes ; l'affaiblissement de l'utérus distendu par un ou plusieurs fœtus ; enfin tous les accidens de l'accouchement.

Le catarrhe utérin est plus fréquent à la ville qu'à la campagne ; chez les femmes sédentaires que chez celles qui font un certain exercice ; chez les personnes riches et les indigentes, par les abus de l'abondance chez les premières, et la privation du nécessaire chez les autres. Le climat favorise aussi l'écoulement leucorrhoïque : les pays froids et humides nous en offrent un bien plus grand nombre ; ils sont même quelquefois endémiques en Hollande, en Angleterre, à Berlin, dans la saison d'automne ; en un mot, les saisons froides et humides en sont les causes les plus fréquentes. L'extrême opposé l'a aussi déterminé : *Raulin* en cite un exemple. En août 1765, à Paris les chaleurs furent excessives ; une grande quantité de flueurs blanches se déclarèrent chez des femmes qui n'en n'avaient jamais eues, et augmentèrent chez celles qui en étaient déjà atteintes. Ainsi les mêmes effets résultent des causes les plus opposées.

Siége.

Quelle foule d'erreurs et de savantes divagations, accréditées par les plus grands noms, n'a-t-on pas avancées au sujet du siége des leucorrhées ? *Galien, Arétée, Oribase, Baillou, Sennert, Boerhaave* l'ont, d'après *Hippocrate*, placé dans les différentes parties du corps, excepté là où il existe réellement. Ainsi tour à tour, ou en même temps, on les faisait arriver du foie, de la rate, de l'estomac à la matrice, qui n'était alors considérée que comme un émonctoire.

Altomarius cependant démontra que la leucorrhée avait son siége dans l'utérus seulement, avouant, à la vérité, qu'elle pouvait aussi tirer sa source d'une autre partie. Peut-être craignait-il de se dé-

clarer contre une opinion qu'on regardait de son temps comme indubitable, ou bien était-ce véritablement la sienne. *Forestus, Akakia, Felix Plater,* regardant le corps comme un alambic, dont la tête était le réfrigérant, faisaient parvenir les humeurs de tel ou tel organe, par le moyen du canal vertébral, jusqu'à la matrice. *Galien, Montanus,* leur donnaient le péritoine et les nerfs pour conducteurs. *Avicenne, Hoffmann* pensaient que les vaisseaux qui servent à la menstruation pouvaient seuls fournir la matière de l'écoulement. *Degraaf* en plaçait exclusivement le siége dans le col de la matrice. Enfin *Morgagni, Gault, Charleton, Bonnet,* ont prouvé que la surface interne de l'utérus et du vagin pouvaient en être affectés en totalité ou en partie. Ce dont on ne doute plus depuis que le célèbre *Bichat,* guidé par le système analytique et lumineux de M le professeur *Pinel,* nous a fait connaître l'usage et la structure des membranes muqueuses, on a voulu aussi déterminer lequel des deux, de l'utérus ou du vagin, étaient affectés. Pour y parvenir, on avait proposé le tamponnement comme un moyen infaillible; mais il est tout au moins inefficace; car ne peut-il pas se faire, n'est-il pas certain qu'en introduisant un tampon dans le vagin, dont l'ouverture est plus étroite que la cavité, la matière leucorrhoïque en imbibera la partie supérieure, et fera commettre une erreur qui, à la vérité, ne peut entraîner à sa suite aucun danger, puisque, dans l'un et l'autre cas, les moyens curatifs seront toujours les mêmes.

Ce serait ici le lieu de décrire les usages et la structure des membranes muqueuses; mais l'étendue d'une simple dissertation ne me le permettant pas; je renvoie à l'ouvrage de *Bichat,* déjà cité.

Division.

Est-il vrai, comme le dit *Condillac,* que la perfection des nomenclatures annonce celle des sciences? D'après ce principe, la maladie qui fait le sujet de cette dissertation est bien mieux connue

des modernes que des anciens, puisque aucun de ces derniers ne s'accorde sur les bases de leurs divisions. Il est vrai de dire cependant que si les modernes en connaissent mieux la nature, s'ils ont des observations plus exactes, ils ne sont guère plus d'accord sur la nomenclature du catarrhe utérin.

En remontant à *Hippocrate*, les Grecs ont, d'après ce père de la médecine, admis dix espèces de leucorrhée; les Arabes, d'après *Erasistrate*, dix-sept; *Sauvages*, neuf; *Cullen*, deux, qu'il plaçait hors et pendant la gestation. Dans ces derniers temps, M. le docteur *Blatin*, dans une excellente thèse inaugurale, tant par le nombre d'observations bien choisies et aussi instructives qu'intéressantes, dans laquelle je ne trouve rien à reprocher, si ce n'est d'avoir trop multiplié les espèces de leucorrhées, divisées encore en genres et sous-genres, fondées sur des considérations toutes à peu près aussi arbitraires, aussi fugitives que celles des anciens, qui avaient pris la couleur, la nature de l'écoulement comme bases suffisantes de leurs classifications. Ainsi il y en avait de séreuses, d'aqueuses, de blanches, etc. Il est facile de voir combien les symptômes et les causes pris par M. *Blatin* pour fondement de ses divisions sont sujets à varier, combien il est facile de multiplier jusqu'à l'infini le nombre des espèces, genres, etc. Je ne chercherai point à réfuter ces divisions, je renvoie aussi à leurs auteurs pour de plus amples détails, toutes ces considérations m'entraîneraient au-delà des bornes que je me suis prescrites. Il est cependant deux espèces entre celles admises qui méritent un peu notre attention : ce sont les espèces *constitutionnelle* et *héréditaire*.

1.° *Espèce constitutionnelle.* Peut-il exister une espèce constitutionnelle? Je ne le crois pas. En effet, l'état de faiblesse nécessaire à tout l'organisme pour valoir à la leucorrhée cette dénomination, est la conséquence inévitable de toute maladie qui traîne en longueur, de toute affection chronique d'une certaine durée, toute

maladie pouvant conduire à cet état. Il s'ensuivrait donc que toutes celles qui auraient amené à leur suite une grande débilité pourraient recevoir la même dénomination ; d'ailleurs cet état peut être non-seulement l'effet de la maladie, mais même la cause : dans l'un et l'autre cas l'art peut en opérer la guérison ; elle n'est donc pas inséparable, inhérente à l'individu, comme le mot *constitutionnel* semble l'indiquer. Quel sera maintenant le degré de faiblesse qui servira de point de départ pour lui mériter ce nom? Sera-ce quand le catarrhe utérin aura résisté à tous les moyens curatifs, ou enfin quand il aura conduit la malade au tombeau? Quel vague ne présente pas à un esprit exact et judicieux une expression à laquelle on ne peut attacher aucun sens déterminé, sens qui peut changer à la volonté de tous ceux qui écrivent. L'on me reprochera peut-être de discuter sur les mots ; mais je ne crains pas d'avancer, contre cette opinion, que, quand dans une science les mots n'expriment pas nettement les idées, cette science est encore loin de sa perfection, et qu'elle restera toujours dans une sorte d'enfance, ou du moins qu'elle ne sera jamais exacte sans cette dernière condition. Jamais une expression vague, et dont le sens n'est pas précis, ne peut laisser après elle une idée juste d'une chose que l'on veut décrire. Si c'était ici le lieu, il me serait facile de démontrer combien, surtout en médecine, les mots, les différentes classifications, ont d'influence sur la conduite du médecin dans le traitement des maladies.

2.° *Espèce héréditaire.* On appelle *maladie héréditaire* celle que l'on apporte en naissant, ou dont le germe nous est transmis par voie de génération. En appliquant cette définition à la leucorrhée, il est facile d'en démontrer le peu de solidité et le vague. En effet, il n'existe aucune observation d'enfans nés avec cette maladie ; les exemples qui approchent le plus de cette époque ne sont que de huit jours, quelques mois, ou quelques années ; et qui prouvera que ces enfans ont été à l'abri de toutes les causes qui peu-

vent y donner lieu ? Existe-t-il un germe de maladie comme il existe un germe pour toutes les différentes productions de la terre ? Non, sans doute, il ne peut en exister ; quel moyen la nature emploierait-elle pour le transmettre à cet être futur, détaché de l'ovaire, fécondé dans la matrice ? Mais je m'arrête, dans la crainte de me plonger dans les ténèbres ; rien au-delà de ce que peuvent nous démontrer nos sens dans les sciences physiques, voilà la marche à suivre.

D'où vient donc que souvent, et même presque toujours, d'un père ou d'une mère phthisiques, scrophuleux, naissent des enfans qui plus tôt ou plus tard sont atteints de ces mêmes maladies ; qu'il en est ainsi des petites filles dont les mères sont leucorrhoïques ? La raison en est simple, c'est que nous naissons alors avec tel ou tel organe plus faible par rapport aux autres, et par cela même plus susceptibles d'être atteints par les différentes causes morbifiques. Il est à remarquer que c'est l'organe malade de nos parens qui chez nous est aussi le plus faible ; comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien ; probablement qu'on ne le découvrira jamais. Il est cependant consolant pour l'humanité de penser qu'il existe de nombreuses exceptions à cette règle, et que même, le plus souvent, de plusieurs enfans nés de phthisiques, de scrophuleux, de leucorrhoïques, un seul est atteint de l'une de ces maladies, quelquefois aucun. S'il existait des germes de maladies, aucun enfant ne pourrait leur échapper.

Sur quel fondement appuiera-t-on maintenant la dénomination d'*héréditaire* que l'on donne à une maladie, à la leucorrhée, par exemple, quand, sans cause connue, elle vient à se développer dans un âge plus ou moins avancé ? La seule raison que ceux qui ont donné le jour à l'individu en ont été atteints ou y ont succombé sera-t-elle suffisante ? Ou, pour comble de divagations, parce qu'un aïeul aura eu telle ou telle affection, ses enfans, en ayant été exempts, auront pu transmettre une maladie qu'ils n'avaient pas à ceux qui leur doivent le jour, comme si, dans un âge

plus ou moins reculé de la naissance, l'individu n'avait été soumis à aucune des influences susceptibles de produire telle ou telle maladie. Disons donc que l'enfant peut naître avec un organe plus faible que les autres ; de là la conséquence démontrée par l'expérience, qu'un organe plus faible est plus impressionnable, plus susceptible d'être affecté.

L'enfant pourrait bien encore apporter en naissant un défaut d'organisation dans une partie quelconque; mais comment s'en assurer en supposant que l'individu pût vivre? ce qui n'est pas probable, si l'organe mal conformé est essentiel à la vie. La dénomination de *constitutionnelle* conviendrait bien ici, puisque la maladie est bien inhérente, inséparable de l'individu, que l'art est toujours impuissant dans ce cas.

Je me bornerai à la simple division de *catarrhe utérin aigu* et *chronique,* la seule que M. le professeur *Pinel* a cru devoir admettre dans la dernière édition de sa Nosographie philosophique, toutes les autres pouvant aisément s'y rattacher. Eviter de faire autant de maladies que de symptômes différens, éviter aussi de n'être pas clair pour vouloir être trop concis, sont deux écueils dans lesquels j'ai cherché à ne pas tomber. Si j'y suis parvenu, j'ai rempli le but que je m'étais proposé.

Causes prédisposantes et occasionnelles.

Les personnes d'un tempérament pléthorique, surtout quand elles se livrent aux excès des liqueurs alcoholiques, ou d'une nourriture trop succulente ; celles d'un tempérament lymphatique, dont la fibre est molle, la peau blanche et délicate, y sont très-sujettes. Il en est de même de celles qui sont très-irritables, dont la constitution est détériorée par des excès de toute espèce, ou dont la faiblesse est locale : l'âge n'y dispose pas moins. Ainsi, des trois époques de la vie dont nous avons parlé, la deuxième est celle qui nous offre le plus de leuchorrées. L'introduction de

pessaires trop durs ou trop volumineux dans le vagin, les menstrues irritantes, le dénuement des choses nécessaires à la vie, une nourriture lactée, légumineuse, farineuse, les coquillages, les poissons de marais, l'abus des fruits d'été, de la bière nouvelle, surtout quand elle n'a pas été aromatisée avec le houblon; une dentition difficile, certaines affections spasmodiques, une vie trop sédentaire, ou des exercices trop pénibles, les femmes qui ont eu une grande quantité d'enfans, quand elles arrivent à l'âge critique; la sensibilité de la muqueuse génitale, l'impression que lui font éprouver le froid et l'humidité plus ou moins continus, l'abus des chaufferettes, le séjour dans des lieux bas et humides, obscurs, mal aérés; l'usage immodéré des bains et des lotions tièdes, le défaut de propreté, les boissons relâchantes, telles que le thé; le séjour trop prolongé dans des lits mous et très-chauds, les affections morales tristes, les excès de colère chez les personnes excessivement nerveuses, le changement de climat. *Bajon* a remarqué que les Européennes transportées à Cayenne y étaient plus sujettes que les naturelles du pays, et même que les créoles. Certaines substances ont suffi pour déterminer le catarrhe utérin. *Stalh* rapporte l'exemple d'une femme chez qui le lait amenait cet écoulement. Enfin les diverses irritations attirant, si je puis m'exprimer ainsi, les forces vitales vers les organes génitaux, les humeurs y abondent; les maladies qui existaient avant se suppriment : de là les expressions de *métastases*, de *dartres*, de *rhumatismes*, d'*ulcères anciens*, etc., etc., indiquées comme causes de la maladie, tandis qu'à parler juste ce n'en est que l'effet. C'est une nouvelle maladie qui en remplace une déjà existante.

Symptômes communs.

L'écoulement par la vulve d'un fluide variable en couleur, en consistance, en quantité, lequel est accompagné d'un prurit plus ou moins incommode dans les organes génitaux, d'un sentiment

d'ardeur et de difficulté en urinant, une douleur gravative à l'hypogastre, qui s'étend quelquefois aux aines, au dos, etc.; enfin des excoriations aux parties sexuelles, des chutes de matrice, telle est la série des symptômes communs au catarrhe utérin, aigu et chronique.

Symptômes de la Leucorrhée aiguë.

On peut distinguer dans la marche de cette phlegmasie quatre périodes bien distinctes, marquées par des symptômes inflammatoires, passant par des degrés d'intensité bien tranchés.

1.° A la vulve, sentiment d'un léger prurit augmentant peu à peu, jusqu'à devenir insupportable, se propageant dans le vagin, l'utérus; chaleur, ardeur plus ou moins vive, douleurs dans les lombes, l'hypogastre, les aines, etc.; quelquefois désirs vénériens très-difficiles à calmer; enfin, fréquentes envies d'uriner.

2.° Du troisième au quatrième jour paraît l'écoulement d'un fluide variable en couleur, en quantité et en consistance; d'abord clair, peu abondant, avec sentiment de chaleur dans les parties où s'est fait sentir le prurit; la quantité de l'écoulement augmente de plus en plus : si l'on entr'ouvre la vulve, on aperçoit de la rougeur, de la tension, du gonflement dans la membrane muqueuse des grandes lèvres et du vagin. Le canal de l'urètre participe quelquefois à l'état inflammatoire; l'ardeur d'urine augmente à un tel point, qu'elle devient insupportable; un sentiment de brûlure quelquefois atroce est le terme que les femmes emploient pour désigner les douleurs qu'elles ressentent. Très-souvent alors la quantité de l'écoulement diminue, se supprime même; il survient à l'hypogastre une douleur gravative qui s'étend jusqu'aux fosses iliaques, aux aines, etc., puis un peu de fièvre. Cet état peut se soutenir plusieurs jours.

3.° Du neuvième au dixième jour les symptômes inflammatoires deviennent moins intenses; l'écoulement, quoique abondant, prend de la consistance; la couleur de verdâtre ou jaunâtre qu'elle

était, blanchit; enfin les ardeurs d'urine se ralentissent, puis se dissipent totalement, et l'écoulement diminue graduellement.

4.° Matière de l'écoulement variable, tantôt claire, tantôt épaisse. Enfin la maladie est totalement disparue du trentième au quarantième jour, quelquefois plus tôt, rarement plus tard. Cette quatrième période semble former par son irrégularité le passage de l'état aigu à l'état chronique. Il arrive souvent que l'écoulement ayant totalement disparu, reparaît quelques jours après, s'arrête encore pour toujours, ou continue plus ou moins de temps.

Symptômes de la Leucorrhée chronique.

La leucorrhée chronique n'est pas toujours une suite de la leucorrhée aiguë; elle peut dépendre de la débilité de la muqueuse utérine et vaginale ou de tout l'organisme, tel que cela se voit chez certaines femmes d'un âge avancé, affectées de scorbut, etc. Quelle que soit la cause, cet état est marqué par la plus grande irrégularité. Quand tout l'organisme est dans un état de débilité, le visage des femmes est pâle, bouffi; leurs yeux sont cernés; elles sont froides, apathiques, ont le plus grand dégoût pour les plaisirs vénériens, qui sont même quelquefois douloureux; rarement elles sont fécondes, ou bien elles n'arrivent jamais à terme, ou enfin elles ne mettent au monde que des enfans infirmes, d'une existence frêle et débile, privés souvent de la vue, rachitiques, scrophuleux. Quand elles ont conçu, elles se plaignent sans cesse de tiraillemens, de maux d'estomac; l'appétit est nul, mauvaises digestions, peau froide, grande sensibilité aux moindres variations de l'atmosphère, transpiration presque nulle, irrégulière. Le moral n'est pas dans un meilleur état que le physique; elles sont d'une tristesse facile à dégénérer en hypochondrie, etc.; et mille autres symptômes, suites inévitables de la faiblesse générale portée au dernier degré, et qu'il serait trop long d'énumérer, viennent terminer le tableau déchirant, mais heureusement fort rare de l'état déplo-

rable dans lequel le catarrhe utérin peut conduire sa victime, quand l'art n'a pu en arrêter les progrès.

Irrégularité. Que la leucorrhée chronique dépende de la débilité de la membrane muqueuse génitale ou de tout l'organisme, toujours il existe un écoulement continu ou intermittent, non douloureux, d'un fluide d'abord liquide et séreux, blanchâtre, quelquefois tenace, glaireux, grumelé en flocons, dont la quantité varie jusqu'au point d'inonder la vulve et traverser tous les linges dont la femme a soin de se garnir. On a vu cet écoulement remplacer le flux menstruel.

Odeur particulière, qui tient à la nature des sécrétions fades.

Saveur peu connue, variable sans doute. *Nicolas Pechlin* nous a laissé l'histoire d'une dame qui eut la curiosité de goûter la matière d'une leucorrhée qu'elle avait depuis long-temps; elle éprouva le sentiment d'une saveur plus âcre que ne le serait la plus forte lessive; sa bouche fut tellement infectée, qu'elle fut obligée de se gargariser de suite avec de l'eau.

Qualités. Cette nature irritante dont je viens de parler, qui est nulle pour la membrane muqueuse génitale, habituée à son contact, le devient quelquefois à un tel point, que la couleur, la consistance et la quantité de l'écoulement deviennent très-variables. Enfin une teinte jaunâtre ou verdâtre colore la matière leucorrhoïque; surviennent les ardeurs d'urine, ainsi que les douleurs aux lombes, signes avant-coureurs du passage du catarrhe utérin chronique à l'état aigu.

On voit donc, d'après ce que je viens de dire des symptômes et des causes des flueurs blanches, que cette maladie consiste dans un changement d'exhalation et de sécrétion de la muqueuse utéro-vaginale, excès de vie (que l'on me permette cette expression) dans le catarrhe aigu, et atonie dans le chronique.

Diagnostic.

Il sera toujours facile de distinguer le catarrhe chronique de celui qui est aigu par la comparaison de leurs symptômes, qui diffèrent essentiellement; mais la distinction du catarrhe utérin aigu ou chronique, d'un ulcère, ou d'un abcès de la matrice, est beaucoup plus difficile; surtout si l'on n'a pas vu débuter la maladie, l'on est facilement induit en erreur : cependant l'ulcère est précédé de symptômes inflammatoires beaucoup plus graves que la leucorrhée aiguë. D'ailleurs la grande fluidité de la matière, sa couleur noire ou brune, la font assez distinguer; ce qui sera encore beaucoup plus facile si les signes de la suppuration interne viennent à s'y joindre. Quand l'ulcère ou le cancer sont situés au col de la matrice, on a recours au toucher, qui peut suffire seul pour faire acquérir la certitude de la maladie. La différence des flueurs blanches et de l'abcès utérin n'est pas plus difficile à distinguer, pourvu toutefois qu'on ait pu observer le début de la maladie; car l'abcès utérin s'annonce par la chaleur, la douleur, qui durent quelques jours : ensuite surviennent des battemens dans un point fixe. La douleur diminue graduellement; enfin les battemens cessent et sont remplacés par des frissons vagues, et enfin par l'écoulement purulent. Cette marche, comme on le voit, est très-régulière; le contraire a lieu, surtout dans la leucorrhée chronique. Le produit de l'écoulement donne d'ailleurs des différences très-tranchées : dans le catarrhe, c'est une matière muqueuse qui surnage facilement à l'eau, forme des filamens, des flocons, des stries; au contraire, dans l'abcès, c'est du pus qui se précipite dans l'eau, s'y divise, s'y dissout même. Quant à leur existence simultanée, on pourra la connaître en analysant les symptômes de l'un et de l'autre.

Il est bien plus difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer le catarrhe utérin de la blennorrhagie; car ici même série

de symptômes, même couleur dans l'écoulement et même siége. Je crois inutile de réfuter l'opinion de *Chambon*, qui pensait que le vert indiquait le vice dartreux, etc. Toutes les muqueuses enflammées à un certain degré nous offrent cette couleur dans le produit de leur écoulement. On a aussi prétendu que l'écoulement leucorrhoïque imprimait sur le linge des taches plus difficiles à faire disparaître par le frottement. Cette assertion est démentie tous les jours par l'observation. On a cru aussi que ces deux maladies différaient par leur siége; mais tous les praticiens savent que l'une et l'autre peuvent également envahir la vulve, le canal de l'urètre, le vagin et la matrice. *Baglivi* pensait que la leucorrhée et la blennorrhagie avaient pour différence la disparition de l'écoulement leucorrhoïque pendant la menstruation, tandis que la blennorrhagie n'éprouvait aucune interruption; mais *Baillou* et *Astruc* assurent avoir vu ces deux écoulemens marcher ensemble; ce qui paraîtrait assez vraisemblable, d'après l'opinion de quelques physiologistes, qui croient que le mucus utérin et les règles viennent de sources différentes: quand même cela ne serait pas, leur existence simultanée n'en aurait pas moins lieu, puisque les flueurs blanches peuvent venir du vagin. La distinction fondée sur l'état indolent de la leucorrhée dans le commencement, et même quelque temps après l'invasion, n'étant applicable qu'à l'état chronique de cette maladie, ne peut non plus être admise. L'aveu de la femme peut seul nous éclairer et faire cesser tous nos doutes, puisque des hommes ont eu, je ne dirai pas des blennorrhagies, mais un catarrhe urétral, après avoir cohabité avec des femmes qui avaient des flueurs blanches.

Prognostic.

Il faut avoir une connaissance exacte de la maladie, de ses causes, de ses symptômes; avoir égard à sa simplicité, à ses complications, à la quantité du flux, à l'ancienneté de la maladie, à l'âge de la malade, et aux différentes circonstances où elle se trouve.

Plus favorable dans le catarrhe utérin aigu que dans celui qui est chronique, dans le cas d'une faiblesse locale que d'une générale, toujours fâcheux quand il dépend d'un vice d'organisation, quand il y a complication de polypes, d'ulcères, de cancers de matrice. Dans le catarrhe aigu, la nature peut, sans l'aide des secours de la médecine, procurer la guérison de la maladie; mais quant à celui qui est chronique, l'art seul peut le faire cesser. Les leucorrhées anciennes opposent de grandes difficultés dans leur traitement, et sont presque toujours incurables; elles sont très-fâcheuses, en ce qu'elles rendent souvent stériles les femmes qui en sont atteintes. Dans la vieillesse les flueurs blanches sont presque toujours incurables; on peut même donner pour précepte de ne point entreprendre leur guérison. On portera encore un jugement différent selon le régime des malades, leur constitution, les passions dont elles sont agitées. On a remarqué que les flueurs blanches dont sont atteintes les femmes bien menstruées étaient bien moins rebelles que dans les circonstances opposées d'une guérison très-difficile, par conséquent dans la chlorose.

Terminaisons.

Comme toutes les autres maladies, celle-ci peut se terminer par la santé, une autre maladie, ou la mort.

1.° *Par la santé.* L'époque de la menstruation est souvent favorable pour la guérison des flueurs blanches. La grossesse, le dérangement de quelques fonctions, font quelquefois disparaître la maladie, qui ne revient plus après l'accouchement, ou l'entier rétablissement de la femme, de la fonction.

Il existe des terminaisons sans crises; ainsi le catarrhe utérin a cessé par la soustraction de la cause qui l'entretenait, telle que la présence d'un pessaire trop dur.

2.° *Par une autre maladie.* Quand les leucorrhées sont récentes, elles peuvent disparaître d'elles-mêmes, sans être suivies d'aucun

accident ; mais quand elles sont anciennes, souvent à leur place succèdent des douleurs vagues ou fixes, une atonie générale, des chutes de matrice.

5.° *Par la mort.* La leucorrhée chronique seule peut conduire la malade au tombeau, après l'avoir fait passer par les divers degrés décrits, page 16.

Traitement.

Les différentes causes de la maladie, le tempérament de la malade, le degré de l'affection, les circonstances hygiéniques, doivent servir de bases dans le traitement du catarrhe utérin. Ainsi, le catarrhe est-il aigu, ou bien il cesse après avoir parcouru ses périodes, ou par l'emploi bien ordonné des antiphlogistiques. Quand il est parvenu à son déclin, il ne faut pas insister sur l'usage des débilitans ; on tâche de soutenir les forces de la malade par des alimens d'une digestion facile dont, on augmente progressivement la quantité, et qu'on a soin de rendre plus substantiels. Enfin, on conseille l'usage de légers toniques, tels que les infusions de camomille, de petite centaurée, etc. ; le quinquina, la rhubarbe, les martiaux. M. le professeur *Hallé* dit avoir retiré de grands succès de la myrrhe et de la limaille de fer. Les eaux ferrugineuses prises à leur source procurent beaucoup plus d'effets, sans doute par les impressions sans cesse renaissantes de plaisirs toujours nouveaux dans des lieux, où l'art et la nature semblent s'être réunis pour présenter à l'homme l'image de ce paradis terrestre, de ces champs élysiens qui n'existèrent jamais que dans l'imagination des poëtes.

On doit employer ces médicamens en boisson, en lotion, en injection, afin d'empêcher la maladie de passer à l'état chronique.

Dans le catarrhe chronique on suit une marche tout opposée : cet état peut dépendre de la faiblesse générale de la femme ou en être cause ; ou bien seulement de l'atonie de la membrane muqueuse utéro-vaginale. Dans les deux premiers cas, on doit fortifier tout l'or-

ganisme ; et dans le dernier, la muqueuse seulement : ainsi l'on fera usage, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des médicamens que je viens d'indiquer, pour prévenir le passage de la leucorrhée aiguë à l'état chronique. Tous les moyens fournis par l'hygiène devront y être associés, tels que la respiration d'un air pur, des vêtemens chauds dans les saisons froides et humides, et sujettes à varier; on écartera du lit de la malade tout ce qui peut échauffer ou amollir. L'usage des chaufferettes doit être proscrit, ainsi que tout ce qui pourrait attirer le sang vers les parties inférieures. Enfin, si la maladie a résisté aux toniques, aux balsamiques, on cherchera à la supprimer par les astringens en lotion, en injection, tels que l'eau de chaux, la terre sigillée, etc. S'il y a lieu de craindre des suites fâcheuses de cette suppression, à cause de l'ancienneté de la maladie, on aura recours à un exutoire, soit un cautère ou un vésicatoire au périnée, à la partie interne et supérieure des cuisses, auquel on mêlera un peu de camphre pour diminuer l'action des cantharides sur les parties génitales.

Les flueurs blanches qui surviennent aux jeunes filles qui viennent de naître ne sont pas d'une longue durée, à moins qu'elles ne tiennent à une faiblesse de la membrane muqueuse utérine ou vaginale : alors il faut se borner aux moyens que nous fournit l'hygiène, l'expérience ayant appris que l'époque de la puberté amenait le plus ordinairement la terminaison de cette maladie. On ne doit pas non plus chercher à faire disparaître la leucorrhée qui arrive après la cessation des règles, parce qu'elle les remplace, et cesse souvent quelque temps après; mais on l'a vue aussi continuer pour toujours. Quelques femmes sont inondées de flueurs blanches pendant l'hiver, et en sont exemptes à l'approche de l'été; d'autres n'en sont atteintes qu'au sein des villes, et les voient tarir dès qu'elles habitent la campagne. Le changement de climat a suffi pour déterminer cette maladie; le retour la fait cesser entièrement. Quand la leucorrhée succède à la suppression des règles, elle continue ordinairement jusqu'au retour de l'écoulement naturel qu'elle rem-

place. Quand elle suit l'accouchement, elle disparaît à mesure que les forces de la mère se rétablissent. Si la gestation l'a produite, elle disparaît le plus souvent après cet état. L'on voit donc, d'après ces exemples, qu'il suffit souvent d'abandonner la maladie à elle-même, ou de changer de régime pour guérir de cette incommodité.

Si l'on a à traiter cette maladie chez une femme d'un tempérament lymphatique, les toniques, tous les moyens de l'hygiène, doivent être mis en usage. C'est surtout ici que l'on doit recommander les voyages.

Le catarrhe utérin succède-t-il à un exanthême, à la goutte, etc., il est de précepte de rappeler la maladie qui a disparu, à moins que cette nouvelle affection n'offre moins de danger que celle qui est supprimée. Quant aux diverses complications qui peuvent accompagner le catarrhe utérin, on les traitera suivant les règles observées pour les différentes maladies qui pourraient survenir: ainsi, en cas de complication scorbutique, vénérienne, de vers, ou d'un état spasmodique, comme l'ont observé MM. *Alibert* et *Gardien*, on donnera les antiscorbutiques, les antivénériens, les antispasmodiques, et les anthelmintiques. Il n'est pas besoin de dire qu'il faudrait favoriser toutes les crises que la nature semblerait vouloir déterminer. Quelquefois non-seulement il faut aider la nature dans les crises qu'elle prépare, mais encore en procurer d'artificielles; c'est ainsi que *Galien* parvint à guérir une leucorrhée chez la femme de Boéthus.

L'on voit donc, d'après ce que je viens de dire, que le même remède ne peut convenir pour guérir les flueurs blanches. Que penser alors? et quel juste mépris ne doivent pas inspirer ces hommes qui, guidés par le seul appât du gain, trafiquent de la vie des femmes trop crédules, désireuses de se débarrasser d'une maladie incommode et souvent dégoûtante; de ces charlatans, en un mot, qui se flattent de connaître un spécifique infaillible contre le catarrhe utérin.? Quelle opinion avoir encore de ceux qui, dès

qu'un écoulement muqueux paraît, s'empressent de l'arrêter par des injections astringentes, telles que l'eau de chaux, la décoction de noix de galle, le vinaigre de Vénus, la dissolution de sulfate d'alumine, etc., qui ne peuvent manquer d'entraîner à leur suite des maladies plus dangereuses que celles que l'on supprime? De là les squirrhes, les cancers de matrice, etc., etc. En général les astringens ne doivent être employés qu'avec beaucoup de précaution, et après que tous les autres moyens auront été infructueux. Il faut toujours diriger avec soin le régime du malade, cesser les remèdes ou les varier, de peur que les organes ne s'accoutument à leur action. Enfin, l'on continuera ces mêmes médicamens longtemps après la guérison, afin d'éviter toute rechute.

Ouverture du cadavre.

A l'ouverture d'une femme morte de leucorrhée chronique, on trouve quelquefois la vagin élargi, d'autres fois rétréci par des boursoufflemens de la membrane muqueuse; on trouve aussi des tumeurs comme cartilagineuses, squirrheuses, carcinomateuses, ses parois gangrénées. L'utérus peut présenter les mêmes affections: son orifice est béant, ses lèvres sont gonflées et rougeâtres; on y voit des tumeurs de différente nature; dans la cavité existe un fluide muqueux de nature variable; d'autres fois l'utérus est racorni, augmenté de volume; sa membrane muqueuse est endurcie, ses vaisseaux sont variqueux; enfin, elle peut être molle, spongieuse et ulcérée.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* DE MERCY).

I.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquim superveniat, malum. *Sect.* 5, *aph.* 56.

II.

Quæ frigidos ac densos uteros habent non concipiunt; et quæ præhumidos habent uteros non concipiunt; extinguitur enim ipsis genitura, et quæ siccos magis adurentes; alimenti enim inopiâ semen corrumpitur. Quæ verò ex utrisque temperamentum habent moderatum, hæ ipsæ proliferæ fiunt. *Ibid.*, *aph.* 62.

III.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

IV.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est : contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

V.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse impossibile. *Sect.* 5, *aph.* 60.

VI.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato.